Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 3 (1953)
Heft: 4

Artikel: Note sur la pensée de Léonard de Vinci
Autor: Vouga, Daniel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380599

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOTE SUR LA PENSÉE DE LÉONARD DE VINCI

> L'arc n'est autre chose qu'une force dérivée de deux faiblesses.
>
> *Carnets*, II, 346.

On a beaucoup interrogé Léonard de Vinci, depuis un siècle surtout ; mais les réponses qu'on lui a prêtées sont si divergentes que le secret plutôt s'épaissit autour de lui avec chaque élucidation nouvelle qu'on propose. On peut penser sans doute que c'est le propre du génie qu'il se prête sans trop se trahir à des interprétations diverses — parce que les misérables humains que nous sommes n'aperçoivent jamais qu'un aspect du surhumain qu'il est. Mais outre que cette vue-là me paraît bien fâcheusement romantique, elle ne suffirait pas encore à rendre compte de la multiplicité des visages qu'on nous propose de voir sous le masque de Léonard. Entre l'idéaliste platonicien, disciple de Marsile Ficin, que nous montrent les uns, et le réaliste, le positiviste que nous présentent les autres, il faut choisir ; il faut choisir entre le catholique respectueux, le panthéiste naturaliste, l'incrédule ou même l'athée — entre l'humaniste renaissant par excellence, l'homme-type du moyen âge, ou le précurseur de l'esprit moderne. Prétendre tout concilier sans rien exclure ne me semble guère possible qu'au prix d'une grave imprécision. Et s'il faut se contenter d'une hypothèse, d'une vue de l'esprit, j'aime mieux celle de Valéry, dont le Léonard du moins ne se donne pas pour autre chose que pour l'illustration d'une méthode, pour un mythe — un fort beau mythe d'ailleurs.

Mais s'il existe un vrai Léonard, et qui nous soit accessible, où le chercher ? Son œuvre de peintre et de sculpteur est réduite à fort peu de chose, et si, complétée par les fragments du *Traité de la peinture*, elle est à peu près claire pour l'historien des formes, elle se prête à toutes sortes d'élucubrations dès qu'on prétend lui faire parler un langage autre que plastique. Quant aux travaux de l'ingénieur, du naturaliste, du médecin, il serait évidemment faux de

les isoler de l'ensemble de l'œuvre, ou de les ignorer ; mais ils n'apportent pas, je crois, de précisions utiles sur la pensée proprement philosophique de Vinci.

Restent les textes écrits — abondants mais fragmentaires, allusifs, et qui suggèrent plus qu'ils n'affirment ; au surplus, contradictoires, et la contradiction n'est pas due à l'absence d'un contexte qui les lierait, elle est bien dans la pensée : en sage stoïcien, Léonard sait mépriser la vie, mais il sait aussi que « qui n'attache pas de prix à la vie ne la mérite pas » [1] ; il sait, en sage platonicien ou pythagoricien, que l'âme est enfermée durant la vie dans la prison du corps, mais il sait aussi que « l'âme désire résider avec le corps parce que sans les membres de ce corps elle ne peut agir ni sentir » [2]. Tout son art, toute sa vie d'observateur sont orientés vers la connaissance, mais vers une connaissance pratique ; inversement, le « fils de l'expérience » qu'il est, qu'il veut être, loin de se borner aux données expérimentales du concret, généralise sans cesse, en quête de lois qui dispensent de l'expérience, en quête de types qui dépassent le cas particulier (par exemple : « Dans la nature, point d'effet sans cause ; comprends la cause et tu n'auras que faire de l'expérience » [3]).

On expliquerait ainsi aisément la diversité des figures de Vinci que proposent les commentateurs ; on ne les justifierait nullement, car s'il est vrai que sa pensée offre des aspects divers, rien ne donne le droit pourtant de choisir ceux qu'on veut conserver ou d'éliminer ceux qu'on veut ignorer. Mais rien ne donne le droit non plus de tenter une conciliation qui atténuerait jusqu'à les annuler d'évidentes incompatibilités. Mieux vaut constater que la richesse — ou simplement le caractère même — de la pensée de Vinci réside dans ces contradictions.

Il n'y a pas lieu d'ailleurs de s'en étonner, si l'on songe à son œuvre peinte, qui révèle la même complexité : sans rien renier du dessin florentin (Ghirlandajo, Baldovinetti ou Botticelli), Léonard tente d'ajouter au trait — qui isole — l'enveloppe, qui rend l'ombre et la lumière ; sans renoncer à la tradition qui part de Giotto et conduit, par Masaccio, à Uccello et à Piero della Francesca — à la prestigieuse tradition des constructeurs de figures —, Léonard entend animer, humaniser ses personnages ; sans cesser de se référer au réel, il veut cependant atteindre à la Beauté. Autant d'antinomies, sommairement énoncées ici, qu'aucune théorie ne peut résoudre, car aucune théorie ne peut établir de lien entre ces ambitions contraires du peintre. Ce lien cependant existe : c'est l'équilibre instauré par l'œuvre même, c'est la fusion que l'art a opérée (à la condition qu'il n'ait pas esquivé les difficultés) et qui permet à tous les éléments

[1] *Carnets*, I, 71. — [2] *Carnets*, I, 61. — [3] *Carnets*, I, 64.

d'être vrais en même temps, d'être justes en même temps. Et c'est là, je pense, que réside la grandeur de Léonard de Vinci : non pas dans un « fond » philosophique, ou religieux, ou métaphysique, qu'on pourrait extraire et isoler de la « forme » de ses œuvres, mais dans l'effort même vers une forme qui confère l'unité à des éléments hétérogènes — aussi hétérogènes que, par exemple, l'illusion réaliste du relief et d'autre part la beauté plastique telle que pouvait la concevoir un Florentin de la fin du Quattrocento. Ainsi comprise, l'œuvre d'art n'est ni illustration, ni expression, ni, bien entendu, divertissement, mais élaboration d'un équilibre — d'un équilibre qui ne signifie nullement compromis, mais perfection, parce qu'il établit entre les éléments qu'il intègre des relations de réciprocité.

La complexité de cette esthétique et la valeur qu'acquiert ainsi l'œuvre d'art me paraissent propres à éclairer la démarche, tout à fait parallèle, de la pensée de Vinci. Et c'est pourquoi, si l'on a tort de ne mettre en valeur que l'un des aspects de cette pensée, en la faussant forcément, on a tort aussi de s'en tenir à dénoncer chez lui l'absence d'unité. (La « rigueur obstinée » d'ailleurs — dont il semble s'être fait une devise — n'a de sens profond que si elle s'exerce sur une matière vivante, je veux dire sur une réalité toujours diverse et toujours nouvelle, toujours *inconnue*.)

L'absence d'unité est pourtant réelle chez Léonard, mais c'est que l'unité n'est pas de ce monde, ou plutôt que ce monde est défini comme une absence d'unité. On pourrait ici évoquer le *Parménide* et les *Ennéades*, ou même la Tradition ésotérique. Mais il me paraît significatif qu'aucune des notes de Léonard ne se réfère ni à Platon, ni à Plotin, ni à Hermès Trismégiste, ni, en somme, à qui que ce soit ; et que son ton n'est jamais celui du philosophe ou du lecteur des philosophes : peut-être a-t-il lu Nicolas de Cuse, peut-être a-t-il écouté Marsile Ficin, peut-être a-t-il discuté avec Pic de la Mirandole, mais il parle toujours en observateur, jamais en théoricien abstrait. Et si ses observations concrètes parfois deviennent images et presque symboles, s'il lui arrive de généraliser, ce n'est ni en vertu d'une théorie établie, ni en vue d'une théorie à établir, c'est simplement que la constance de ce qu'il voit lui en donne le droit.

Or ce qu'il voit, ce qui semble le frapper dans tous les aspects du monde, c'est le jeu de deux puissances antagonistes mais complémentaires, dont l'opposition crée un équilibre dynamique partout répété, partout agissant, encore que mettant aux prises des forces sans cesse variées. Ainsi en est-il de la liaison âme-corps, puisqu'on peut « définir l'esprit comme une force unie à un corps, attendu que par lui-même il ne saurait offrir la moindre résistance ni se mouvoir » [1].

[1] *Carnets*, I, 138.

Ainsi de la notion, toute relative, de poids : « La légèreté ne se produit que conjointement avec la pesanteur, et la pesanteur avec la légèreté. En effet, insuffle de l'air sous l'eau au moyen d'un tuyau : et cet air acquerra de la légèreté, parce qu'il est sous l'eau, et l'eau acquerra de la pesanteur parce qu'elle a au-dessous d'elle l'air. Voilà pourquoi la légèreté naît du poids et le poids de la légèreté, et ils se donnent naissance réciproquement et simultanément, payant ainsi la faveur de leur existence, et dans le même instant ils se détruisent l'un l'autre, comme pour venger leur mort »[1]. Ainsi encore de la force, d'abord parce qu'elle dérive d'un déséquilibre entre deux pesanteurs, ensuite parce que « le poids est matériel, la force est spirituelle » — et je cite le passage presque tout entier : « La force n'est autre qu'une capacité spirituelle, une puissance invisible que, par violence accidentelle, des corps sensibles ont engendrée et implantée dans des corps insensibles en leur donnant un semblant de vie ; et cette vie est admirable en ses agissements, violentant et modifiant la place et la forme de toute chose créée, courant avec furie à sa propre destruction et produisant dans son cours des effets différents selon l'occurrence.

» La lenteur l'augmente et la vitesse l'affaiblit.

» Elle vit de violence et meurt de liberté.

» Grande puissance lui donne grand désir de mort.

» Elle chasse avec furie tout ce qui s'oppose à sa ruine.

» Elle vit toujours en conflit avec tout ce qui la réprime.

» Contrainte elle-même, elle contraint toute chose.

» Si le poids produit la force, la force aussi produit le poids.

» Si le poids triomphe de la force, la force aussi triomphe du poids.

» Et s'ils sont de même nature, ils se tiennent longtemps compagnie.

» Si l'un est éternel, l'autre est fugitive. »[2]

Ainsi en est-il encore de l'arc que j'ai commencé par citer : « L'arc n'est autre chose qu'une force dérivée de deux faiblesses. »[3] Et cet arc — architectural — rappelle immédiatement l'autre arc, l'arc d'Héraclite « dont le nom est vie » : « Ils ne comprennent pas comment ce qui est fait d'opposition est cependant d'accord avec soi : harmonie de tensions contraires, comme celle de l'arc et de la lyre. »[4] Cette réciprocité fonctionnelle, génératrice de mouvement et de vie, c'est, je crois, l'idée fondamentale de Léonard — qu'il généralise dans cette réflexion : « Deux faiblesses qui s'appuient l'une à l'autre créent une force »[5], complétée par celle-ci : « L'inégalité est la cause de tout mouvement local. »[6]

[1] *Carnets*, I, 78. — [2] *Carnets*, I, 452. — [3] *Carnets*, II, 346.
[4] Cf. DIELS, *Vorsokratiker*, 12 B 48 et 51.
[5] *Carnets*, I, 65. — [6] *Carnets*, I, 87.

Mais si tel est le mouvement, si telle est la vie, si tel est le monde créé — créé par différenciation —, on peut ajouter peut-être que tel n'est pas l'état premier (ni sans doute dernier) de la matière, qui était Une et aspire à l'Unité. « Toute partie, écrit Léonard, tend à se réunir à son tout, pour échapper ainsi à sa propre imperfection. » [1] Et on rejoindrait ainsi des spéculations chères à une certaine tradition occidentale que le romantisme a reprise et qu'on peut, en un certain sens, appeler mystique. Mais j'avoue n'être plus très assuré de rester ici fidèle à Léonard de Vinci. Aussi préféré-je à ces séduisants mirages une certaine vision *esthétique* du monde — création sans cesse renouvelée d'harmonie, « perfection » des parties qui s'organisent selon la « merveilleuse Nécessité, dont la loi contraint tous les effets à naître de leurs causes par la voie la plus brève » [2].

DANIEL VOUGA.

[1] *Carnets*, I, 61. — [2] *Carnets*, I, 219.